



Autoportraits de Grisélidis Réal montrés dans « Belle de nuit », de Marie-Eve de Grave • T.C.D./Visual Press Agency

LA PUTAIN MAJESTUEUSE

CINÉMA ▶ **Ecrivaine, peintre et militante, Grisélidis Réal, morte en 2005, revendiquait la liberté de se prostituer. Le documentaire « Belle de nuit » lui rend hommage**

GAËLLE DUPONT

Son prénom, sorti d'un conte de fées, n'est pas ordinaire. Celle qui le portait encore moins. Grisélidis Réal est un « mythe », une « égérie », une « reine », disent ceux qui l'ont connue. Douze ans après sa mort en 2005, à l'âge de 75 ans, elle continue à fasciner. Marie-Eve de Grave lui consacre un documentaire, *Belle de nuit*, diffusé au cinéma Saint-André-des-Arts (Paris 6^e), jusqu'au 14 mars. Nourri d'images d'archives, d'entretiens, mais aussi de passages inspirés de ses textes, le film évoque les multiples dimensions de son sujet, et rend hommage à la puissance de son écriture.

Personnalité flamboyante, peintre, écrivaine, Grisélidis Réal théorisa la liberté de se prostituer, et fut une pionnière de la défense des « travailleuses du sexe ». Elle n'utilisait pas cette expression, apparue récemment, mais elle se revendiquait haut et fort « putain », « péripatéticienne » ou « courtisane ». Subversive dès ses premiers écrits des années 1970, elle l'est encore aujourd'hui. Son discours va radicalement contre l'idée, désormais dominante en France, selon laquelle la prostitution est une violence machiste qu'il faut éradiquer. Elle continue d'inspirer ceux qui contestent cette vision et combattent la pénalisation des clients de prostituées, en vigueur depuis la loi d'avril 2016.

« La prostitution est un art, un humanisme, et une science (...), écrit-elle dans la préface de *Carnet de bal d'une courtisane* (Verticales, 2005). *Quoi qu'en disent nos détracteurs, ces intégristes de la morale, nous régnons sans partage sur notre domaine qui est de compassion, d'élégance, de connaissance durement acquise de l'âme et du corps. (...) Nous sommes et nous resterons libres, libres de nos corps, libres de notre esprit, libres de notre argent gagné à la sueur de nos cils et de nos cerveaux. (...) La seule prostitution authentique est volontaire (...). Seules la violence et la cruauté qui contraignent des êtres à se prostituer sont à proscrire, et nous condamnons cette injustice de toutes nos forces.* »

Une passion pour la liberté

Son œuvre, composée en grande partie de recueils de correspondance publiés par l'éditeur Yves Pagès chez Verticales, est unique. « Elle a fait de la prostitution l'objet de sa création littéraire, analyse le sociologue Lilian Mathieu. Ses activités d'écrivaine, de prostituée et de militante sont indissociables. Sa stratégie a été de légitimer cette activité en montrant que les prostituées ne sont pas nécessairement des pauvres filles incultes, sans moyens, aliénées. Que l'on peut être prostituée et écrire. Elle racontait de la manière la plus crue en quoi consistait son activité dans des lieux intellectuellement légitimes. »

Rien n'est enjolivé. « Chaque matin, quand je vais au lit épuisée, il me semble qu'un troupeau de pourceaux m'est passé dessus, qu'ils m'ont piétinée, meurtrie, bavé dessus, craché sur mon visage (...), écrit-elle dans une lettre à l'écrivain Maurice Chappaz en avril 1967

(*Mémoires de l'inachevé*, Verticales, 2011). *C'est une sensation d'humiliation et d'horreur qui me pousserait au-delà de la nausée jusqu'au meurtre.* » Le noir est une couleur, roman autobiographique paru en 1974, retrace un quotidien de faim, de misère, de violences.

Mais elle y décrit aussi des amours fulgurantes, la solidarité entre réprochés, sa passion pour la liberté, sa joie infinie d'avoir échappé au rôle qui lui était destiné : mère de famille en Suisse, où elle a reçu une éducation protestante rigoriste. « C'est le chemin qu'elle trouve pour être libre, garder ses enfants, être maîtresse de sa vie. La honte vient du regard de la société », résume la comédienne Coraly Zahonero, sociétaire de la Comédie-Française, qui lui a consacré en 2013 une pièce de théâtre, *Grisélidis*.

Cette ambivalence est très souvent présente. « Il y a dans la prostitution deux démarches à la fois contraires et complémentaires, écrit l'auteure dans une lettre à l'écrivain Jean-Luc Hennig en août 1980 (*La Passe imaginaire*, Manya, 1992). *Un défi, une autodestruction (car on s'use, on se morcelle terriblement) et une tentative d'échange et de reconstruction des rapports humains sur un mode différent : estime, amitié, complicité, et reconnaissance de la même frustration sexuelle chez l'autre, donc fraternité puisqu'on est les victimes et les révoltés de même injustice.* »

« La prostitution est un art, un humanisme, et une science »

Grisélidis Réal dans « *Carnet de bal d'une courtisane* »

La rencontre avec le militantisme a lieu en 1975. Grisélidis Réal vit à Paris, où elle se consacre à l'écriture, quand éclate une révolte de prostituées contre la répression policière, d'abord à Lyon, puis dans la capitale. La chapelle Saint-Bernard de Montparnasse est occupée. Elle rejoint ses « sœurs damnées » et va devenir le principal visage de la lutte pour leurs droits, écumant les conférences, répondant aux demandes des journalistes.

Chose remarquable à l'époque, elle parle à visage découvert. Bien qu'en France le délit de racolage « en vue de provoquer à la débauche » soit passible de prison. Bien que les prostituées soient considérées comme des femmes de mauvaise vie. « C'était pour nous inenvisageable, et cela reste rare aujourd'hui, témoigne Judith (prénom d'emprunt), l'une de ses « sœurs en révolution ». Elle nous a appris qu'on avait le droit à la parole et nous a rendu une certaine dignité. »

Alors que le Mouvement de libération des femmes bouillonne, elle ne se revendique pas féministe. « Elle l'est dans la mesure où elle assume sa vie en n'étant sous la coupe de personne, mais elle se méfiait de l'étiquette », explique la sociologue Françoise Gil. Son ennemi est le puritanisme dont elle estime que les hommes sont aussi victimes. « [L']injustice est la

même pour tous, clients et prostituées (et leurs femmes aussi d'ailleurs), éducation morale et chrétienne étriquée : défense d'avoir un corps, interdit d'en jouir et de faire jouir les autres. Chair = péché ! », écrit Grisélidis Réal dans *La Passe imaginaire*.

Dès le départ, les féministes sont partagées. « Il y avait une interrogation : valait-il mieux lutter contre une institution patriarcale foncièrement oppressive pour les femmes, ou aider les prostituées à exercer leur métier dans de bonnes conditions en acceptant l'idée que la libre disposition de son corps autorise à en faire un usage mercantile ? », explicite le sociologue Lilian Mathieu. Quarante ans après, la question reste posée.

Mais un camp l'a emporté en France. Les partisans de l'abolition de la prostitution ont gagné la bataille politique et celle des idées. Certes, le délit de racolage n'existe plus. Mais la loi pénalise les clients de prostituées, afin de tarir la demande. Pour les abolitionnistes, la prostitution est forcément contrainte (physiquement ou économiquement) et destructrice. La philosophe Sylviane Agacinski estime que l'expérience de Grisélidis Réal n'est pas généralisable. « Elle contribue à inverser la vieille hypocrisie qui condamnait les "filles de joie" sans toucher à l'honorabilité des clients, commente-t-elle. Mais l'exploitation de son œuvre singulière pour justifier la légalisation du "travail du sexe" est une nouvelle hypocrisie : la question posée aujourd'hui, à une échelle mondiale, est celle de l'organisation extrêmement violente du marché du sexe. »

Il est vrai que le paysage a changé depuis quelques années. Les jeunes femmes qui travaillent dans la rue sont nombreuses à venir d'Afrique, d'Asie, d'Europe de l'Est. Les voyous proxénètes ont cédé la place à des réseaux vastes et structurés. Les « traditionnelles » du trottoir sont devenues minoritaires. Tout un pan de la prostitution, régulière ou occasionnelle, est devenu moins visible en basculant sur Internet : ce sont les escorts, de plus en plus nombreuses. La prostitution a désormais de multiples visages.

« Le discours abolitionniste est extrêmement infantilisant et stigmatisant, conteste Judith. On nous dit que nous avons toutes été violées par notre père ou notre grand-père, que nous sommes des pauvres filles qui ne savent pas ce qu'elles font, que nous n'avons pas d'existence propre. Cela fait des années que nous alertons sur la montée en puissance des réseaux. » L'analyse des associations de terrain, qui redoutent une aggravation de la condition concrète des prostituées du fait de la nouvelle loi, n'est pas entendue.

L'une de ces structures, basée à Toulouse, s'appelle Grisélidis. « Son discours, qui pouvait paraître extravagant il y a quarante ans, a gagné une forme de légitimité », affirme Lilian Mathieu. « Pas mal de jeunes militants continuent à la lire », relève Thierry Schaffauser, l'un des porte-parole du Syndicat du travail sexuel. « Grisélidis est une source d'inspiration car elle parle de l'humanité de ce métier, résume Sonia Verstappen, une prostituée et militante belge qui fut son amie. Quand j'ai des doutes, je la relis. Elle nous dit que nous avons raison de nous battre. » ♦

VU DE RUSSIE

LES DÔMES DE LA COLÈRE

ISABELLE MANDRAUD
MOSCOU • CORRESPONDANTE

Près de 2500 habitants de Saint-Petersbourg se sont une nouvelle fois réunis, le 12 février, aux abords de la cathédrale Saint-Isaac, pour protester contre sa restitution à l'Eglise orthodoxe. Construite de 1818 à 1858 sous trois empereurs, Alexandre I^{er}, Nicolas I^{er} et Alexandre II, puis transformée en musée en 1931, l'édifice coiffé par un dôme est l'objet d'une vive polémique depuis l'annonce de son retour dans le giron religieux.

C'est par un courrier du gouverneur de Saint-Petersbourg, Gueorgui Poltavchenko, que la cession de la cathédrale Saint-Isaac, la plus grande de Russie, est parvenue au public. « Ça n'a aucun sens puisque, officiellement, l'Eglise n'en a même pas fait la demande ! », proteste Boris Vichnievski, député municipal de l'opposition. En réalité, une telle requête avait bien été adressée en 2015 mais, à l'époque le gouverneur l'avait refusée. Inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco, la cathédrale est l'un des sites touristiques les plus fréquentés avec 3,9 millions de visiteurs par an, et l'une des sources de revenus les plus rentables pour le budget municipal.

La volte-face des autorités pourrait s'expliquer par la commémoration, cette année, de la révolution bolchevique de 1917, qui s'annonce délicate. « C'est bien que soit retourné ce qui avait été renversé », a déclaré l'archiprêtre Leonid Kalinine, membre du conseil patriarcal pour la culture. Avant de se rétracter, Piotr Tolstoï, député à la Douma, la chambre basse du Parlement russe, et descendant de l'illustre écrivain, avait pour sa part comparé les opposants au projet « aux descendants de ceux qui, en 1917, sont sortis de la zone de résidence un fusil à la main ». Sous l'Empire, la « zone de résidence » était réservée aux juifs. « La Russie est un état laïc », clament les protestataires.

Un patrimoine public dilué

Saint-Isaac, où des messes peuvent être célébrées, avive les passions. Car, en dépit de l'alliance de plus en plus affichée entre le Kremlin et la patriarchie de Moscou, le sujet continue à diviser la société russe, inquiète de voir se diluer un patrimoine public. Depuis une loi adoptée en 2010 prévoyant la restitution de 6584 sites religieux, dont 6402 à l'Eglise orthodoxe, le débat resurgit à chaque cession de biens, comme ce fut le cas avec la cathédrale Smolny ou celle de Notre-Dame-de-Kazan, toutes deux à Saint-Petersbourg.

Cette fois, plusieurs rassemblements de protestation – sous la forme prudente d'une « rencontre avec des députés » – ont eu lieu. Une pétition a réuni 200 000 signatures. Le directeur du musée de la cathédrale, Nikolai Bourov, s'est ouvertement opposé à l'initiative. « A l'heure actuelle, les travaux de restauration sont programmés jusqu'en 2028, a-t-il fait valoir, cité par l'agence Tass. Le musée installé dans la cathédrale depuis quatre-vingt-dix ans cessera d'exister, et il faudra déterminer le sort du personnel, qui comprend 393 employés permanents et 58 guides saisonniers. » A son tour, le directeur du Musée de l'Ermitage a demandé à l'Eglise, dans une lettre ouverte, de renoncer. Sans succès, jusqu'ici.

Svetlana Melnikova, la conservatrice du musée de la cathédrale Saint-Vladimir de Chersonèse, à Sébastopol, en Crimée, tente aussi de résister aux revendications des orthodoxes, qui voudraient récupérer un site symbolique : non seulement le baptême du prince Vladimir est censé y avoir eu lieu, en 988, mais il est entouré d'un immense parc archéologique et de 24 bâtiments à caractère religieux. La première pierre de la cathédrale, posée à la fin du XIX^e siècle, a été bénie par Alexandre II. « Une telle décision [de restitution] causerait de grands dommages sur ce lieu particulièrement précieux pour la culture de la Russie », a plaidé la conservatrice. ♦